

XYZ. La revue de la nouvelle

Catacombes (Souvenirs de Bob)

Mélika Abdelmoumen



Numéro 51, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abdelmoumen, M. (1997). Catacombes (Souvenirs de Bob). *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 20–26.

Catacombes (Souvenirs de Bob)

Mélika Abdelmoumen

Dis
Que le vent sournois qui entre dans la chambre
Se glisse entre mes lèvres et caresse ma gorge
N'est que ta noire haleine.
J'ai appris à aimer l'âpre goût du trépas.

ALIA BEN-FASSER, *Poésies funèbres*

N

on.

Manu n'est pas mort.

Et ce n'est surtout pas moi qui l'ai tué.

Je me souviens de notre dernière rencontre, à un moment où je me réfugiais encore dans mes souvenirs de Bob pour survivre. Je m'accrochais à un spectre, qui avait arraché tout sens à ma vie — mais à tout prendre, vaut mieux trouver à sa vie un non-sens qu'un sens faux.

J'avais fait la connaissance de Manu lorsqu'il était venu assister à l'un de nos spectacles dans une boîte de nuit crasseuse de Pigalle. Nous avons longuement discuté avec ce jeune homme étrange. Bob l'avait aussitôt adoré et c'était réciproque : il nous avait donné rendez-vous la semaine suivante, à l'entrée des catacombes. Il y était gardien de nuit.

Il avait fait de longues études pour, disait-il, « n'en arriver que là ». Mais à nos yeux il était déjà le noir sorcier à lunettes qui, seul, possédait la clef nocturne de l'empire souterrain de Paris. Pour une Canadienne et un Américain en mal d'excès, c'était miraculeux.

*Mais il ne respire plus.
Il est peut-être endormi ?
Ce n'est pas ma faute, j'en suis sûre.*

— Alia, m'avait-il dit en nous accueillant, ici tu trouveras tout ce qu'il faut pour écrire.

J'étais chanteuse à l'époque. Bob Rogers était pianiste. Nous étions amoureux et je voulais devenir écrivain. Bob se lassait déjà de Paris et de notre aventure, mais je n'en savais rien.

Une fois arrivés vingt mètres sous terre nous avions entrepris, à la lueur d'une petite lampe à l'huile, cette visite qui n'est offerte aux touristes que sous des plafonniers blafards. Les premiers mots gravés dans la pierre, à l'entrée du tout premier couloir, nous avaient immédiatement plu :

ARRÊTE !
C'EST ICI L'EMPIRE DE LA MORT

Les ossements, empilés en longs et hauts murs, étaient si nombreux qu'ils en tombaient dans une espèce de désuétude prosaïque. Des milliers de tibias brunis ne présentaient au regard que l'une de leurs extrémités arrondies. Ces pointes jaunâtres étaient alignées par milliers, stratifiées, et parsemées de quelques têtes de morts. L'ensemble formait le dessin d'une tapisserie macabre.

Dans l'un des recoins où se rencontraient deux murs d'ossements se trouvait un petit portail de fer forgé. C'était derrière cette barrière que notre trio infernal allait passer ses nuits de fumée et de pastis, de lugubres duos a capella et de poésie funèbre. La voix rauque de Bobby et son haleine d'anis, les élucubrations paranoïaques et géniales d'Emmanuel marqueront toujours ma route.

*Mais Manus, tu ne respirez plus, alors à quoi bon notre histoire ?
Et si j'allais chercher les secours, dis, tu arrêterais ton cinéma ?*

Après une première nuit de communion épuisante, nous étions devenus indispensables les uns aux autres. Quant à Bob et moi, chacun de nos spectacles dans les bistrottes enfumées de la Ville lumière s'étalait désormais en longueur, car nous n'aimions plus de Paris que la noirceur de son sous-sol. Nous rendions visite à Manu presque toutes les nuits ; il nous attendait dans son repaire après avoir discrètement déverrouillé la grille d'entrée... Je ne puis dire si déjà il m'aimait.

Nous n'avions fait faux bond à Manu qu'une seule fois. C'était la nuit du départ brusque de Bobby pour les États-Unis, sans autre explication que deux ou trois mots grattés sur les restes déchirés d'un vieux paquet de cigarettes : « Alia. Je me fais trop vieux pour tout ça. Ce train d'enfer me lasse et m'épuise. Je suis désolé. Il faut que je rentre. Affectueusement. Bob. » Il avait quarante ans. J'en avais et j'en ai toujours vingt-six. Affectueusement mon cul.

J'avais trouvé la « lettre » en revenant des toilettes, où j'étais allée me changer pour notre nuit souterraine... Cinq minutes plus tôt il y avait eu moi et Bob Rogers et mon amour démesuré pour lui. Cinq minutes plus tôt il y avait eu Bob Rogers que je rajeunissais et une vie effrénée et des tonnes de nourriture spirituelle et jamais faim et le jaune du pastis derrière le jaune du mur d'ossements et sa bouche dans ma main. Mais le temps d'un vieux pantalon enfilé et d'un paletot passé avait suffi à rayer de ma vie toute trace de Bob. La nuit entière ne m'avait pas suffi à le comprendre.

J'étais allée me réfugier dans les grands bras de Manu le jour suivant, à son appartement. C'était notre seconde rencontre à la surface de la terre. Le départ de Bob ne semblait pas le surprendre.

— Il est redevenu ce qu'il était avant de connaître l'inépuisable Alia Ben-Fasser, m'avait-il dit avec un tendre sourire, un vieux coco ! Tu sais que ta jeunesse et ta soif de vivre sont contagieuses, Alia, surtout pour un homme comme Bob, qui parcourt le monde à la recherche de sa jeunesse dilapidée... Mais on n'est fou qu'une fois, et jamais après trente ans !

*Tu avais raison, Manu.
Je t'en prie respire, réveille-toi.
Je ne l'ai pas fait exprès.*

Pendant les semaines suivantes, j'avais continué à chanter et commencé à écrire. Je rejoignais Manu toutes les nuits aux catacombes. Les cérémonies se poursuivaient sans Bob, mais non sans que j'y traîne son ombre. Je lisais à Manu mes derniers poèmes. Il les écoutait religieusement, les paumes de ses deux mains unies sous son menton, ses deux index appuyés sur sa lèvre inférieure. Ma lecture était toujours suivie d'un silence de mort, au terme duquel il me prenait la main pour me remercier doucement. Sans doute m'aimait-il déjà. Je sentais son amour m'envelopper lentement, tel un linceul chaud, et peu à peu j'apprenais à désirer cette enveloppe aux moments où elle n'était plus là. Puis était arrivé un moment à partir duquel la présence même de son amour me faisait souffrir. C'était tout autre chose que mon amour pour Bob : il me semblait que l'idée de Manu venait refermer chez moi un trou béant. J'en étouffais presque. Mais je traînais encore le fantôme de Bob, en guise de protection.

— CESSÉ DE TE CACHER DERRIÈRE TON AMOUR POUR BOB! avait-il hurlé une nuit où, plutôt que de répondre à ses caresses, j'avais enfilé la litanie des « Je ne peux pas J'aime toujours Bob Excuse-moi Etc. »

Je m'étais, littéralement, enfuie. Je me souviens encore de ma course effrénée à travers le dédale des couloirs d'ossements. J'entendais les pas précipités de Manu derrière moi. J'étais terrorisée. Je me souviens aussi de ses cris injurieux quoique je ne me rappelle pas leur sens. Il était devenu complètement fou.

Les vingt mètres d'ascension vers la rue m'avaient paru interminables, la spirale des marches d'escalier m'anéantissait presque d'étourdissement. Je courais, je gravissais avec désespoir, mon amour fou à mes trousses. Arrivée au niveau de la rue, j'avais couru sans me retourner jusque chez moi. Je n'étais pas retournée voir Manu pendant une interminable semaine.

Manu, réveille-toi, je t'en prie.

Tu es trop lourd pour que je te porte.

Pourquoi ta chemise rouge est-elle ainsi trempée ?

Le reste est un cauchemar, qui se poursuit présentement, car il faut que je sois en train de rêver que je me raconte cette histoire.

Je m'étais enfin décidée à retourner le voir. La distance que j'avais mise entre nous m'avait rendue folle de lui, comme s'il ne m'avait fallu qu'un espace pour construire l'édifice bancal de mon amour. En trouvant la barrière entrouverte, comme une imbécile je m'étais dit qu'il m'attendait. Mon estomac se faisait de plus en plus rocailleux au fil de ma descente infernale vers l'homme que j'aimais. Au bas des escaliers avait retenti un horrible cri.

Je me souviens qu'ensuite j'avais couru une fois de plus le long des couloirs du temple de la mort, cette fois en sens inverse. J'étais arrivée au repaire trop tard : la jeune fille nue semblait morte, le cou accroché aux grandes mains d'un Manu égaré. Devant mon regard hébété il s'était levé, chancelant, et m'avait tendu les bras.

Mais non. Tout ceci est sûrement un horrible cauchemar.

Manu, réveille-toi !

J'étais allée me réfugier dans la minuscule chambre de bonne d'un minuscule appartement du Marais. Les propriétaires savaient tout, étaient prévenus. Je ne sais pas pourquoi ils l'ont laissé entrer. Je ne sais non plus s'ils sont toujours vivants.

Manu m'était apparu quelques soirs plus tard. Évidemment je l'aimais toujours et il me semblait bien qu'il avait assassiné quelqu'un. Mais je ne savais plus. Au moment où il était entré dans ma chambre, j'avais cessé de savoir. Il s'était mis à me parler et je crois que cela avait duré très longtemps. Je l'avais laissé s'étendre près de moi. Il me semblait que nous étions au beau

milieu de l'une de nos cérémonies souterraines. Nous discussions de Bob et disions combien il nous manquait, malgré tout.

Il m'est difficile de bien me rappeler cette nuit d'amnésie : moi étendue avec cet homme, qui s'était révélé un meurtrier dément, moi capable de l'entendre parler de cette jeune femme qu'il avait tuée « à cause de toi, toi Alia ! De ce que tu as déclenché en moi ! ». Je crois que je n'y comprenais rien. Je crois qu'il m'avait rendue aussi folle que lui. Je crois que je repensais un peu à Bob Rogers, aux États-Unis. Lui non plus ne s'était pas méfié de Manus, le sorcier des catacombes.

À l'issue de la nuit j'avais cessé de vouloir comprendre. Manus s'était jeté sur moi et me couvrait de sa bouche. Il était violent dans ses caresses. La froideur de ses dents sur mon bras, le cri de ses ongles sur mon crâne me glaçant encore. Ma tête pendait au bord du lit comme celle d'une guillotinée. Je fixais le sol. Il y avait du sang sur ses chaussures, du sang qui coulait sur les lattes de bois. Puis il y avait la bouteille de Pastis à portée de main... Le crâne de Manus sous mes yeux tordu... Moi qui m'étais dit vite vite Alia il te veut du mal IL A TUÉ bon sang IL EST COMPLÈTEMENT MALADE!!!

Tu étais malade, Manus, et je n'y pouvais rien.

Voilà maintenant plusieurs heures que je suis étendue sur ce lit, avec Manus à côté, tranquille comme ses amis les ossements jaunes du souterrain. Je l'ai soulevé doucement de sur mon corps... Il devenait tellement lourd... Les propriétaires ne sont pas venus voir ce qui s'est passé ici alors ils sont morts comme les trépassés des catacombes. Morts. Et moi je n'arrive pas même à remuer le petit doigt. Je revois Bob l'ennuyeux pianiste de quarante ans qui cherchait la jeunesse dans tous les pays du monde. Bob que j'aurais peut-être pu faire changer d'idée, si je n'avais pas été si pressée. Bob que sûrement j'aimais... Mais pas de la même manière, pas comme Manus.

Manus qui est mortellement froid.

*Manu je ne voulais pas te faire mal Pourquoi t'es-tu jeté sur moi
Pourquoi n'as-tu rien dit plus tôt Je t'aimais au moins un peu avant
ce malheureux incident Mais tu es mort DIS-MOI QUE C'EST UN
RÊVE DIS-MOI QUE TU DORS!!!*

J'entends enfin les sirènes dans la rue. Quelqu'un, sans doute, a fini par alerter les secours. Moi, je suis devenue criminelle comme Manu.

Tout est devenu terriblement immobile.

Je vais me réfugier dans ma mémoire des célébrations souterraines, dans mes souvenirs de Bob.